

Marielle Macé, 2011, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 288 p.

Nicolas Adell

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ress/1253>

DOI : 10.4000/ress.1253

ISSN : 1663-4446

**Éditeur**

Librairie Droz

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 293-296

ISBN : 978-2-600-01613-1

ISSN : 0048-8046

**Référence électronique**

Nicolas Adell, « Marielle Macé, 2011, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 288 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 50-1 | 2012, mis en ligne le 06 juin 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/1253> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.1253>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Librairie Droz

---

## Marielle Macé, 2011, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 288 p.

Nicolas Adell

---

- 1 « Il n'y a pas d'un côté la littérature et de l'autre la vie ». Marielle Macé ouvre son essai sur cet entremêlement et se place ainsi sous le sceau d'une *pragmatique de la lecture*, dans la lignée des travaux de S. Fish mais avec une ambition spécifique : explorer les voies, les enjeux et les effets d'une « stylisation de l'existence », notamment dans la confrontation à la littérature. Qu'entendre par là ? La meilleure définition, celle qui ouvre l'horizon, n'est donnée, qu'à la page 166 : « la stylisation est [...] cette opération générale par laquelle un individu ressaisit de façon partiellement intentionnelle son individualité, répète toutes sortes de modèles mais aussi les module, redirige, infléchit les traits ». Aussi le canevas interrogatif de départ a-t-il quelque chose d'évident : où trouver les ressources d'une stylisation de l'existence sinon dans des lieux qui ont mis la question du style au premier plan (les arts, ici la littérature), la rendant de ce fait plus sensible, plus accessible aux personnes. Et pour travailler ces interférences (le style dans la littérature, le style dans la vie), ces « transfusions », ces « répétitions » pour reprendre les termes employés par l'auteur, il faut se pencher sur ce moment privilégié de suture qu'est la lecture, en la posant « dans la vie ».
- 2 C'est tout le sens de cette importante partie introductive. La lecture sera donc d'abord une activité qu'il s'agira de considérer comme n'importe quelle autre, c'est-à-dire dans le tissu des relations qu'elle propose de nouer avec le monde environnant et avec soi-même. Mais la lecture reste tout de même une pratique d'un genre particulier, qui est comme une « allégorie de l'individuation » (p. 19) et permet dès lors de grossir des traits que les autres pratiques restituent de façon moins nette. Parmi ces traits grossis, on trouve la dimension esthétique de l'existence. Cette approche liminaire pose également plusieurs problèmes méthodologiques qu'implique la perspective adoptée. L'auteur n'ignore pas qu'elle ne considère ici que cette lecture solitaire et silencieuse, renforçant encore l'effet « allégorie de l'individuation » de la pratique. Surtout, les

lecteurs évoqués sont tous de « grands » lecteurs ; mieux, ce sont tous de « grands » écrivains (Proust, Sartre, Michaux, Gracq, etc.). M. Macé est consciente du biais que cela pourrait entraîner. Cela implique une posture à prendre, qui a le mérite d'être clairement indiquée, mais n'en reste pas moins problématique : « Je les [les grands écrivains qu'elle vient de citer] considère comme des lecteurs, c'est-à-dire un peu comme "n'importe qui" » (p. 25). Il paraît bien difficile de tenir une telle ligne, M. Macé s'en est avisée et veut pousser plus avant la justification. De son point de vue, l'écrivain est ce lecteur extraordinaire qui a la propriété de réfléchir (sur) ses pratiques de lecture, de faire surgir des aspects que n'importe quel lecteur a en lui mais n'a pas nécessairement les moyens d'exprimer. Si ce type de démarche a fait ses preuves (c'est celle de *microstoria*), c'est en tant qu'elle garde le contrôle de la « normalité » ou du « n'importe qui » à quoi l'exception renvoie. Ainsi, si Proust ou Sartre sont probablement les « exceptionnels » de *n'importe quel écrivain*, il est plus délicat me semble-t-il d'en faire les exceptionnels de *n'importe quel écrivain* ou, bien entendu, de *n'importe quel lecteur*. Il y a trop loin sans doute entre Proust lecteur de romans (c'est la catégorie de lecteurs qui l'emporte largement ici) et ceux qui pratiquent des lectures *non habitées* (journaux, magazines, et plus encore listes, rapports, chiffres, etc.), ce qui ne les rend pas impropres à la stylisation mais le phénomène doit passer par d'autres ressorts, hors de la narration dont M. Macé s'applique justement à dénoncer l'impact surévalué quant à la représentation de la vie.

- 3 L'ouvrage se déploie ensuite selon trois niveaux d'analyse que l'on peut placer systématiquement sous les tutelles distinctes d'un auteur, d'une notion et d'une tension problématique. Ainsi, la première partie « Infléchir ses perceptions » s'inscrit nettement sous le signe de Proust, de l'idée d'*attention*, et d'une confrontation entre le lire et le vivre dans le prolongement de l'introduction. Pratique singulière, la lecture tend à nous faire recomposer le monde environnant en « infléchissant nos perceptions », en nous soumettant des « conduites attentionnelles » (p. 28) d'un genre nouveau. Lire *La Recherche*, c'est ainsi être rendu sensible dans notre vie ordinaire à des rapports entre les phénomènes (entre des sensations, des figures, des tics de langage, etc.) que le narrateur décortique pour nous et sur lesquels la lecture offre de nous arrêter. Il y a l'effet d'un « ralentissement de l'attention » (p. 58) que met en évidence M. Macé et qui me paraît très juste. Ce ralentissement permet de nourrir cet exercice si important pour l'auteur tout au long de l'ouvrage car tout lecteur s'y prête, même malgré lui : celui de la *reconnaissance*. Reconnaître un même « genre » dans un tableau, un livre, une conduite, une pratique, un discours, c'est le propre du narrateur de Proust. Et cette reconnaissance, pour le lecteur avance Marielle Macé, s'applique d'abord à soi-même. Se reconnaître soi-même dans un texte, dans une phrase, dans une situation inédite en apparence mais peut-être « déjà lue », devient un enjeu essentiel, une « tâche d'être ». Et l'argument de l'auteur est ici très séduisant. Tandis que les artistes rendent compte de cette opération dans la création d'une œuvre, les gens « ordinaires » n'atteignent pas ce niveau de mise à distance de soi dans l'œuvre, mais développent un certain nombre de dispositions qui leur permettent de façonner des conduites, des gestes, des attitudes nouvelles qui produisent un « infléchissement de nous-mêmes » (p. 79). Infléchissement qui est déjà la manifestation d'une distance à soi, minime sans doute, mais que la lecture rend très sensible puisqu'elle offre l'occasion – en tous les cas pour cette lecture solitaire que prend en compte M. Macé – de produire ces effets très concrets de réclusion, d'enfermement, de rupture qui, seuls, offrent la possibilité d'émerger, de revenir à soi, de « se ressaisir ».

- 4 L'action, et non plus seulement l'attention, prend dès lors une place croissante dans le développement, ce qu'entérine très clairement le passage au deuxième niveau d'analyse, « Trouver son rythme ». Sartre remplace Proust ; la notion de *figure* prend le pas sur l'*attention* ; le frottement entre le lire et le vivre est abandonné au profit de la tension entre le destin et la liberté que l'on trouve dans les « vies racontées ». C'est là que M. Macé place ses attaques contre la narration (comme Roquentin dans *La Nausée*), la dimension morale de toute vie (S. Cavell est visé) et cherche à complexifier la notion d'identité narrative construite par P. Ricoeur. Mais elle le suit plus volontiers dans l'idée que l'existence est traversée par des phénomènes de *mimesis*, plus exactement de préfiguration, de configuration et, surtout, de *refiguration*. La lecture offre en effet des ressources pour « se situer » (et non pour nous rendre meilleurs) et permet des « formations de formes » (p. 157) que la narration n'épuise pas. Le lecteur peut ainsi trouver dans les romans des « modèles pour l'action » qui s'imposent moins de façon brutale comme des héros ou des exemples que comme des formes à refigurer pour soi, suggérant une certaine « rythmique de l'existence », un « tempo intérieur » qui ne déroule pas mais insiste, cristallise, esthétise. Cette « voie des rythmes » permet de résoudre l'opposition qui avait semblé se durcir dans cette partie entre Proust/Ricoeur, la notion de destin portée par la narration et par les textes qui « reconnaissent » (*La Recherche*) d'un côté, et d'un autre côté Sartre (et Gracq), la notion de liberté portée par la « possibilisation de soi » dans la refiguration. L'analyse est efficace et convaincante. Elle aurait sans doute gagné encore en puissance si l'auteur avait convoqué la littérature de la *défiguration* (Artaud, Beckett) qui aurait permis de préciser davantage les contours, les ressorts, les limites de l'idée de *figure* et des manières autres, non narratives, d'« accentuation de soi » (p. 175).
- 5 Il s'agit donc dans la lecture, au bout du compte, de « se donner des modèles » comme Marielle Macé l'affirme dans sa dernière partie, à mon sens placée sous le signe de Barthes, guidée par la notion de *conduite* et traversée par la tension entre des modèles à suivre et la quête d'un devenir autre, entre interpréter et performer, entre pâtir et agir. Le cœur du propos est désormais clairement l'action : quelles ressources pour « conduire sa conduite », pour orienter ses actions ? Marielle Macé, en suivant Barthes au plus près (et peut-être davantage qu'elle ne suivait Proust, puis Sartre auparavant) mais aussi le dernier Foucault (celui du « gouvernement de soi et des autres »), entend rendre à des attitudes largement dépréciées une positivité et une valeur nouvelles. Ainsi le bovarysme (Barthes), puis le dandysme (Foucault) deviennent des manières essentielles d'une « subjectivation jamais transformée en destin et pourtant contrainte, conduite, "informée" » (p. 195). Et l'outil fondamental de ces manières, celui qui résout la tension entre le pâtir et l'agir, est la *Phrase* que Barthes avait élevée au rang de notion (en approfondissant des réflexions de Proust d'ailleurs) pour dire l'unité minimale dans laquelle se reconnaître, se refigurer, s'infléchir. La Phrase, c'est la forme fondamentale qui permet d'être conduit. Styliser son existence sera ainsi « vivre des phrases qui nous devancent » (p. 203).
- 6 Incontestablement, M. Macé crée dans son texte l'effet qu'elle décrit. Elle nous propose, avec talent, une argumentation très fine jalonnée de « phrases » et de « figures » qui peuvent être réinvesties, infléchies, suivies dans d'autres champs des sciences humaines. L'auteur a incontestablement le sens de la formule et de la « métaphore vive » qui sont davantage que des agréments au fil d'un texte fort bien écrit. Elles encouragent la réflexion, invitent à faire des « reconnaissances » (je « reconnais »

d'ailleurs dans son essai beaucoup d'A. Compagnon, celui des cours sur « Écrire la vie », à « lire en levant la tête » comme aimait à le dire Barthes. En cela, l'ouvrage est important et ambitieux ; il demande en effet à être suivi, c'est-à-dire précisé, infléchi mais également complexifié notamment par une confrontation plus systématique au réel et à son observation. Ce serait d'ailleurs suivre plus exactement les démarches des auteurs auxquels M. Macé fait le plus référence, Roland Barthes, Michel Foucault notamment, mais aussi Yvonne Verdier qui inspire le titre de l'ouvrage, ou Michel de Certeau, trop absent. Tous ont formé l'essentiel de leur réflexion sur le rythme, les modèles et la refiguration, l'appropriation, l'individuation moins à partir des romans et de la littérature (quoique tous aient trouvé en cette matière une ressource importante) qu'à partir de faits ethnographiques ou historiques. Michel Foucault identifiait des formes (trans)historiques pour fonder son « éthopoïesis » et étudiait dans cette perspective les exercices de vie des stoïciens et des cyniques. R. Barthes appuyait ses réflexions sur l'examen de quelques communautés monastiques, sur les faits les plus sensibles (les goûts notamment) de ses « auteurs préférés », sur les faits divers aussi. M. de Certeau et Y. Verdier plus encore décrivaient des « devoirs d'état » ou des « figures d'être » à partir d'enquêtes historiques et ethnographiques. C'est cette couche d'ethnographie ou d'histoire en plus qui donnerait aux propositions de M. Macé une efficacité redoutable, mais aussi, peut-être, une autre coloration ce qui n'enlèvera rien au très grand mérite de son ouvrage et, au contraire, l'installera durablement dans le cercle des textes programmatiques en permettant en particulier aux anthropologues, mais pas seulement, de le lire « en levant la tête » et de penser, comme je l'ai fait : « Ici, il y a pour moi » (Michaux).

---

## AUTEURS

**NICOLAS ADELL**

Université de Toulouse-II-Le Mirail – LISST